Juliette et Roméo de Mats Ek

Télé. Brava HD. Vendredi 21 aout 2015 : à Stockholm, Mats Ek réécrit Roméo et Juliette. Juliette et Roméo par Mats Ek. Dans l'imaginaire du chorégraphe suédois Mats Ek, Roméo et Juliette » devient « Juliette et Roméo » : pour le Ballet royal suédois, en 2013, il présente sa propre version du drame shakespearien. Les danseurs du Ballet royal suédois dansent ici sur la musique de Tchaïkovski à la Royal Opera House de Londres. « Il est temps d'inverser les rôles, » dit Mats Ek. D'autant plus qu'avant le célèbre « Roméo et Juliette » de Shakespeare, il y avait « Giulietta e Romeo » de Luigi da Porto. Le regard du chorégraphe renoue ainsi avec les origines de l'histoire. En outre, pour le ballet de Tchaikovski, Ek préfère à la version Prokofiev, celle de Anders Högstedt. Les connaisseurs y retrouvent néanmoins la déchirante et violente confrontation de l'amour pur éprouvé par la barbarie environnante : et l'issue fatale, où l'amour triomphe mais en expirant… « Juliette et Roméo » est la première grande œuvre de Mats Ek depuis « La Belle au bois dormant » (1996) pour le Ballet de Hambourg. La production récente de Mats Ek a été présentée ensuite à Paris, Palais Garnier en janvier 2015 : hommage à un talent la fois lyrique et incisif qui souffle alors ses 30 ans de carrière dédiée à la danse.



Juliette et Roméo et la barbarie ordinaire

En homme de théâtre, d’une concision lapidaire, Mats Ek réécrit le drame de Juliette et Roméo qu’il restructure en deux actes : la mort des deux amants sur l’autel de la barbarie sociale, le meurtre de Mercutio, comme évacué au coin d’une rue ordinaire, prennent un relief saisissant à la lueur tragique du massacre perpétré contre Charlie Hebdo. Pourtant, le chorégraphe a pris appui sur une autre actualité, celle des mouvements libertaires et démocratiques du printemps arabe, où la seule volonté collective des peuples ont dressé une nécessité naturellement grossissante contre le pouvoir tyrannique. C’est aussi le choc des classes rivales : Capulets outrageusement arrogants par leur richesse affichée, Montagus dont Roméo et Benvolio, brossés en miséreux des rues, avec Mercutio, véritable paria survirilisé dont éblouit la nervosité animale; en scène, un antagonisme fratricide et

maudit, condamné à la destruction de tous que rythme le déplacement des tôles en alu mat qui dessinent les frontières mouvantes d'un le abyrinthe urbain et politique, totalement étouffant : asphyxiant.

Dans cette fresque déshumanisée et cynique, la sensualité des deux amants, Juliette et Roméo est à peine développée ; déjà sacrifiée sur l'autel de la haine. La présentation du mariage arrangé / imposé à Juliette fait paraître le jeune époux Paris, aussi fragile et innocent que Roméo.

Percent dans cette galerie d'individualités sacrifiées (ou assassinées) : la Nourrice (rôle tenu par Ana Laguna, épouse à la ville de Mats Ek, en figure puissante et complice de Juliette) et le Prince désabusé usé, victime du pouvoir et des luttes incessantes qui ne cessent de martyriser chacune des deux tribus affrontées (Niklas Ek, frère ainé du chorégraphe a 72 ans impose une formidable présence, dont l'humanité éreintée fait sens par contraste dans ce jeu de destruction et de meurtres annoncés…).

Le vocabulaire et l'imaginaire de Mats Ek plient et contorsionnent les corps dans une course à l'abîme dont chaque mouvement marque les jalons de l'inéluctable chute collective. Portant un cycle d'expressions souvent doloristes, Ek a lui-même sélectionné ses musiques : un patchwork de morceaux signés Tchaikovski ; non pas le ballet que l'on connaît bien mais une combinaison réalisée à partir du Concerto pour piano N° 1, de la valse de La Belle au bois dormant, de Manfred ou de la Symphonie 1812 (aux déflagrations martiales bien dans le caractère sanguinaire et hargneux du sujet).



Juliette et Roméo, ballet de Mats Ek (2013)
Chorégraphe : Mats Ek
Solistes : Mariko Kida (Juliette), Anthony Lomuljo (Roméo), Arsen Mehrabyan (Lord Capulet), Marie Lindqvist (Lady Capulet) Niklas Ek (Le duc), Ana Laguna (La nourrice), Jérôme Marchand (Mercutio), Hokuto Kodama (Benvolio), Pascal Jansson (Tybalt), Oscar Salomonsson (Pâris), Daria Ivanova (Rosaline), Jörgen Stövind (Le serviteur)
Ballet royal suédois

Chef d'orchestre : Alexander Polianichko
Orchestre : Orchestre de l'Opéra royal de Suède
Réalisateur : Thomas Grimm – Lieu : Opéra royal de Stockholm, 2013

Frans Brüggen sur Brava HD



Télé. Brava HD. Jeudi 13 août 2015, 14h,21h : hommage au chef Frans Brüggen… Chef d'orchestre défricheur qui avec Harnoncourt ou Christie incarne l'âme de la révolution baroqueuse, Frans Brüggen s'est éteint le 13 août 2014. Né à Amsterdam en 1934, le virtuose pour la flûte traversière et la

flûte à bec, était devenu dès ses 21 ans, professeur de flûte au Conservatoire de La Haye. Passionné par l'articulation et la rhétorique baroque, défenseur des sonorités sur instruments d'époque, il ne tarde pas à fonder son propre département, développant une nouvelle manière d'interpréter les partitions grâce à un travail très fouillé de recherches musicologiques et historiques. **LIRE notre hommage à Frans Brüggen, au moment de sa mort (mercredi 13 août 2014).**

Frans Brüggen, un magicien visionnaire

Avec Sieuwert Verster, il crée en 1981, l'Orchestre du XVIIIe siècle, phalange dédiée à l'interprétation des oeuvres des XVIIIè et XIXè siècle, de Haydn et Mozart jusqu'à Beethoven et Schubert, de l'esthétique néo classique des Lumières au feu impétueux de la révolution romantique, surtout viennoise, sans omettre Rameau dont il fut avec William Christie, le premier à révéler l'énergie et l'inventivité symphonique. Brüggen travaille avec Nikolaus Harnoncourt et Gustav Leonhardt.

Le 13 août 2015, la chaîne de télé Brava HD diffuse deux programmes célébrant, une année après sa disparition, la mémoire de Frans Brüggen, pionnier visionnaire dont le geste ne cesse d'inspirer encore les nouveaux champions de l'interprétation musicale : un concert enregistré à Varsovie pour l'année Chopin 2010, et un documentaire récent sur le chef et « son » Orchestre du XVIIIe siècle, intitulé « Five Steps Into… », une immersion passionnante dans le travail d'interprétation défendu et appliqué par le maestro et ses confrères instrumentistes.

Jeudi 13 août 14h | Chopin Birthday Concert

Franz Brüggen dirige l'Orchestre du XVIIIe siècle à Varsovie pendant l'année Chopin 2010. Au programme : compositions pour piano et orchestre de Chopin, avec les solistes Kevin Kenner, Nelson Goerner et Janusz Olejniczak.

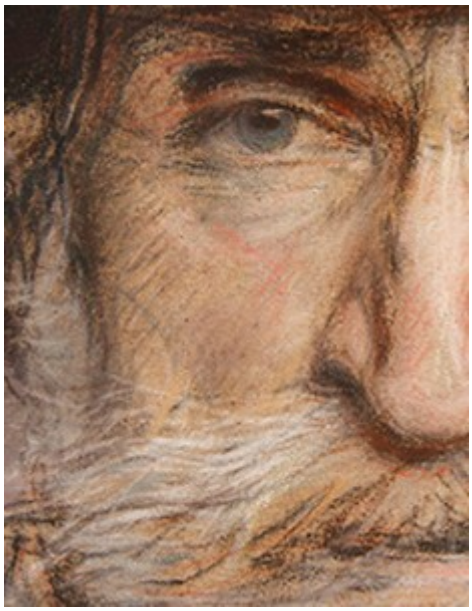
Frans Brüggen, direction musicale
Orchestre : Orchestre du XVIIIe siècle
Solistes : Kevin Kenner (piano), Nelson Goerner (piano), Janusz Olejniczak (piano) – Philharmonie de Varsovie, 2010

Jeudi 13 août 21h | Five Steps Into…

Après « Nine Steps Into Paradise » (2011), sur les neuf symphonies de Ludwig van Beethoven, Sieuwert Verster a réalisé un documentaire (2012) sur les concertos pour piano de Beethoven, intitulé « Five Steps Into… Kristian Bezuidenhout ». Dans ce documentaire, les concertos pour piano de Beethoven sont discutés et présentés un par un. Kristian évoque la genèse des œuvres. En 2012, il a interprété les cinq concertos pour piano de Beethoven avec l'Orchestre du XVIIIe siècle, sous la direction de Frans Brüggen.

Frans Brüggen, direction musicale
Orchestre : Orchestre du XVIIIe siècle
Soliste : Kristian Bezuidenhout (forte-piano)
Réalisateur : Sieuwert Verster
Lieu : De Doelen, Rotterdam, 2012

Roberto Alagna chante Le Trouvère de Verdi



France 2. Verdi : Le Trouvère, en direct d'Orange, le 4 août 2015, 22h. Jean-François Zygel présente l'événement lyrique des Chorégies d'Orange 2015, il en explique les enjeux, en direct, depuis le Théâtre Antique. Sous la direction musicale du chef français Bertrand de Billy, avec le ténor Roberto Alagna associé aux cantatrices Marie-Nicole Lemieux et Hui He dans les rôles de Azucena et de Leonora, respectivement la mère et la fiancée du Trouvère.

Créé en 1853 au Teatro Apollo de Rome, Il Trovatore n'est en rien cette partition compliquée voire confuse que certains aiment à regretter. Verdi fin connaisseur des poètes, soucieux du drame autant que de l'enchaînement des tableaux avait suffisamment de discernement et d'autorité pour imposer ses vues et donc préserver la cohérence et le rythme de son opéra; c'est même dans l'oeuvre verdienne, l'une de ses partitions les plus spectaculaires, régénérant ce style frénétique hérité de Gluck. Les prières de l'angélique et ardente Leonora, l'ivresse extatique de son amant le Trouvère, Manrico et face à eux les noirs et diaboliques Luna comme Azucena, grand rôle de mezzo-alto, la gitane à demi sorcière,vraie manipulatrice

au final qui venge le meurtre de son fils et expie les visions incandescentes et de flammes qui dévorent chacune de ses nuits. Verdi renouvelle ici et l'opéra romanesque et le genre fantastique : au final, l'amoureuse se suicide par poison et Luna décapite Manrico avant d'apprendre par Azucena qu'il s'agissait de son frère ! Pour relever les défis d'une histoire aussi sanglante et noire, la musique de Verdi s'enflamme elle même en crépitements et éclairs, ajustant chaque épisode pour mieux faire rugir une action saisissante. Energie, rythme, lyrisme flamboyant : *Le Trouvère / Il Trovatore* fera vos délices. Remercions France 2 de diffuser ce temps fort lyrique de l'été avec d'autant plus de pertinence que notre ténor national Roberto Alagna s'empare du rôle-titre. L'opéra fait aussi les délices des festivaliers de Salzbourg en août 2015 avec Anna Netrebko autre tempérament de braise, idéal pour enflammer l'ardente amoureuse Leonora.

» LE TROUVÈRE » de Giuseppe Verdi
en direct sur France 2 et sur France Musique
Opéra en 4 actes de Giuseppe Verdi, sur un Livret de Salvatore Cammarano
d'après El Trovador d'Antonio Garcia Gutiérrez

Orchestre national de France et Chœurs des Opéras de Région
Direction musicale : Bertrand de Billy
Mise en scène : Charles Roubaud
Scénographie : Dominique Lebourges
Costumes : Katia Duflot
Eclairages : Jacques Rouveyrollis
Vidéos : Camille Lebourges

Avec : Manrico : Roberto Alagna / Leonora : Hui He / Azucena : Marie-Nicole Lemieux
Inès : Ludivine Gombert / Il Conte de Luna : George Petean / Ferrando : Nicolas Testé
Ruiz : Julien Dran/ Un Vecchio Zingaro : Bernard Imbert / Un Araldo : Yann Toussaint
Durée : 2h 40mn

Proserpine par Les Timbres : Lully révélé



Luxeuil les Bains (Vosges). Lully : Proserpine. Les Timbres, le 17 juillet 2015, 21h. Vosges saônoises. Festival Musique et Mémoire : 17 juillet > 2 août 2015. 22ème édition. Seul dans les Vosges, un festival défricheur repoussent les limites de la mémoire, réinvente la notion d'héritage et de traditions en exprimant tout ce que les œuvres anciennes et baroques ont de commun avec notre époque. **Ainsi la résidence du jeune ensemble Les Timbres se poursuit en 2015**, dévoilant l'éloquence des instruments et des voix à l'opéra, dans une formidable lecture de **Proserpine de Lully**, – version de chambre demeurée inédite et retrouvée à Anvers, le 17 juillet 2015 à Luxeuil les Bains, 21h … C'est le temps fort du **premier week end, les 17, 18 et 19 juillet 2015, ou Les Timbres proposent pas moins de 7 concerts…**



Les Timbres au festival Musique et Mémoire… Pour commémorer les 300 ans de la mort de Louis XIV(1638-1715), en septembre 1715, Les Timbres aborde pour sa seconde année de résidence, diverses manifestations de la scène et du spectacle propre au Grand Siècle. C'est le temps d'un âge d'or de l'art français dont se souviendront les derniers Bourbons, Louis XV et Louis XVI, accordant une admiration

spécifique au Roi Soleil. Pour lui, dans l'écrin de Versailles, les ors solennels favorisent les replis de l'intimité tragique et grâce à Lully, l'opéra français peut naître, digne rival du théâtre classique de Corneille et de Racine. Pour preuve son opéra Proserpine, très rarement joué, qui aux côtés d'Armide ou d'Atys, porte très haut et très loin les recherches poétiques d'un genre qui s'affirme alors, dans le chant déclamé et chanté, l'articulation d'un texte surtout (où l'articulation prime sur la mélodie), où le ballet et les divertissements qu'il autorise dès lors, contraste avec la tension du drame.

Poésie lyrique du Grand Siècle : Les Timbres an2



En juillet 2015, la théâtralité de la musique baroque française du Grand Siècle, mélange exquis de charme et de profondeur, d'élégance et de naturel, de majesté et de mesure, ressuscite. Le génie français s'exprime alors autant par l'inspiration de la musique que la qualité du texte poétique…. à l'expressivité resserrée des airs et des récitatifs de Lully répond la science inégalée depuis des livrets de Quinault… Proserpine, drame mythologique retrouve dans cette combinaison parfaite du verbe et de la note, l'expressivité épurée et très intense du théâtre classique néo antique de Corneille et surtout Racine

lequel depuis l'accomplissement inouï de l'opéra tel qu'il est réalisé par Lully (dès les années 1670), ne compose plus de tragédies parlées ni déclamées ; désormais ses ultimes ouvrages prenant en compte l'impact du verbe chanté, intègrent intermèdes et épisodes musicaux (c'est le cas de ses pièces sacrées Esther ou Athalie dont on retrouve aujourd'hui la pertinente conception jouant sur la musicalité des vers autant que l'essor spécifique des instruments).



Festival Musique et Mémoire 2015
Week end 1 : résidence Les Timbres
7 Concerts les 17, 18 et 19 juillet 2015
Réservations sur le site du Festival Musique et Mémoire
www.lestimbres.com



concert 1
Vendredi 17 juillet 2015, 21h
Luxeuil les Bains, Basilique
Proserpine
Opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) en version « de chambre » (Anvers, 1682)
Reconstitution en première mondiale (commande du festival)

Ensemble Les Timbres
Proserpine (dessus) : Julia Kirchner
Cérès (bas-dessus) : Cécile Pilorger
Mercure (haute-contre) : Branislav Rakic
Jupiter (basse-taille) : Josep Cabré

Pluton (basse) : Marc Busnel

Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violons
Elise Ferrière, flûtes à bec
Benoît Laurent, hautbois et flûtes à bec
Myriam Rignol, viole de gambe
Etienne Floutier, violone
Julien Wolfs, clavecin
Miléna Duflo, percussions

Jana Rémond, mise en espace
Benoît Colardelle, lumières

Samedi 18 juillet 2015, 17h
Espace Méliès
cinéma intercommunal du Pays de Lure

Tous les matins du Monde
Film français d'Alain Corneau (1991) – 1h54, d'après le roman de Pascal Quignard



Proserpine, version de chambre. Tragédie en musique sur un livret de Philippe Quinault, Proserpine fut créée le 3 février 1680 à Saint-Germain en Laye. A cette date, Lully est à la tête de l'Académie Royale de musique depuis déjà 8 ans. Personnalité incontournable indiscutable du règne de Louis XIV, le Florentin naturalisé français règne en maître sur le monde musical de la Cour du Roi Soleil. Il a éclipsé par sa renommée et son caractère la plupart de ses collègues compositeurs dramatiques. L'opéra c'est Lully. Et personne d'autres. Proserpine suscite l'enthousiasme de ses

contemporains, comme en témoigne Madame de Sévigné qui écrit dans sa lettre datée du 9 février 1680 : « *l'opéra est au dessus de tous les autres* », et le nombre de reprises de cette oeuvre : plus de 10 fois entre 1680 et 1758 à Fontainebleau et au théâtre du Palais Royal. L'ouvrage fut représentée également à Wolfenbüttel en 1685, à Amsterdam, le 15 septembre 1688 et en 1703 ; des représentations eurent lieu également à Lyon en 1694, à Rouen en 1695. C'est donc une partition qui toucha le public et produit un écho européen immédiat.

Anvers, 1682. Proserpine fut aussi le premier opéra représenté à Anvers, fin 1682, du vivant de son auteur, et c'est cette version là dont Les Timbres proposent la re-création. Les partitions originales utilisées lors de cette représentation sont conservées au musée Vleeshuis d'Anvers. Elles sont d'un intérêt extrême, car elles permettent de déduire facilement l'instrumentation utilisée pour cette représentation : 2 dessus et basse-continue. « *Cette instrumentation, si tant est qu'elle puisse nous surprendre actuellement (réduire l'effectif d'un opéra à une poignée de musiciens !), est des plus courantes à l'époque : en effet, l'orchestre de Lully était alors très fourni – 5 parties de cordes et de nombreux vents -, et il était donc difficile d'imaginer pouvoir jouer avec cette formation dans un cadre restreint. Réduire l'effectif instrumental permettait ainsi de pouvoir « transporter » la musique partout où le demande se faisait préssante. Plus intéressant, alors qu'il ne subsiste parfois des partitions d'orchestre de Lully que le dessus et la basse et que les parties intérieures sont à restituer, les partitions d'Anvers sont toutes originales : toutes les parties y soigneusement notées à l'époque*« , précisent les instrumentistes des l'ensemble Les Timbres.
Cette instrumentation légère convient particulièrement à l'ensemble Les Timbres, qui promeut la musique de chambre, et non pas l'orchestre. En cela, la version d'Anvers de Proserpine de Lully est une version de musique de chambre d'un grand opéra français. Malgré son effectif restreint,

l’expressivité, la poésie et la tension du drame sont préservés, grâce à une version chambriste très caractérisée, subtilement écrite dont les rebonds dramatiques seront préservés et spécifiquement articulés à Luxeuil les Bains dans les Vosges Saônoises, ce 17 juillet 2015 à 21h.

Dossier : Oreste, figure de l’opéra tragique

Dossier : Oreste, figure de l’opéra tragique. De retour de la guerre de Troie, Agamemnon, le roi de Mycènes rentre au Péloponèse, mais il est assassiné par sa femme Clytemnestre et son amant Egisthe. Les enfants d’Agamemnon doivent subir le parricide sans se révolter : Electre reste à Mycènes, mais son frère, Oreste, encore adolescent et héritier en titre, se réfugie chez son oncle Strophios en Phocide. C’est Electre qui prend ainsi soin de son frère en l’envoyant hors de Mycènes.



Inspiré et protégé par Apollon, Oreste devenu adulte entend venger son père : avec l’aide d’Electre, le jeune homme tue les meurtriers Clytemnestre et Egisthe. Frappés d’horreur, les dieux pourchassent Oreste et lui envoie les Erinyes qui le tourmentent et le poursuivent jusqu’à Delphes, le sanctuaire d’Apollon. Ce dernier aidé d’Athéna, obtient que son protégé soit finalement disculpé et libéré des Erinyes. Pour sauver son esprit ravagé, Oreste doit à la demande d’Apollon, reconquérir la statue d’Arthémis/Diane, au sanctuaire de Tauride. Là, sur le point d’être sacrifié avec son compagnon Pylade, Oreste retrouve sa sœur Iphigénie, devenue chez les Scythes, prêtresse de Diane.

Pylade tue le roi Scythe, Thoas, et tous trois s’enfuient avec la statue de Diane. Oreste a triomphé des épreuves que les dieux ont semé sur sa route.



A Mycènes, Oreste devient roi, succédant à son père Agamemnon dont il a lavé l’honneur. Il épouse Hermione, fille de Ménélas et d’Hélène. Oreste règne sur Sparte, Mycènes, Argos. Une peste s’abat alors sur le royaume d’Oreste : les dieux lui promettent le retour à l’harmonie si les temples détruits pendant la guerre de Troie sont reconstruits : le souverain mycénien envoie des colons en Asie Mineure pour y réédifier les monuments détruits. Oreste meurt à un âge très avancé, ses

ossements sont transportés à Sparte. La carrière d'Oreste incarne la dignité d'un homme accablé par le crime de son père qu'il lui appartient de réparer cependant, révélant par l'accomplissement de ses missions, un courage et une détermination exemplaires. Avec Electre, Oreste est le meurtrier de sa mère Clytemnestre, reine, indigne, traîtresse et injuste.



Le fier héros surgit dans l'opéra de **Gluck, Iphigénie en Tauride** comme le double de la protagoniste dont il est le

frère : tout l'acte II est dominé par le profil viril et tendre d'Oreste, le compagnon de Pylade et le bras tendu d'Apollon, venu en Tauride (actuelle Crimée) pour y reconquérir la statue d'Artémis. Chanté par un baryton, Oreste y gagne un traitement psychologique d'une rare profondeur ; c'est lui qui sauve Iphigénie de sa captivité parmi les Scythes. En Tauride, le grec confesse à Pylade son amitié amoureuse pour ce dernier, retrouve sa sœur Iphigénie, et dérobe avec succès la statue de la déesse, accomplissant le voeu d'Apollon et surtout, réalisant le remède qui va sauver son esprit accablé par les Erinyes. En Tauride, Oreste devient un homme libre : il peut définitivement tourner la page du parricide initial.

Tuer la mère… Par le geste matricide d'Oreste, Electre est enfin libérée du poids de la faute primitive qui l'asphyxie au début de l'opéra de **Richard Strauss (Elektra)**. Dès le début de la partition, la violence et la tension nées dans son esprit, cristallise une situation invivable : Electre incarne le meurtre impuni de son père. Il faut sortir de cette horreur. Il faut tuer la mère. C'est Oreste alors qui paraît pour réaliser l'assassinat salvateur : leur rencontre est l'un des moments les plus saisissants de l'ouvrage. Quand frère et sœur se reconnaissent, l'espoir fait promettre des temps meilleurs, la fin de leurs tourments, l'accomplissement de leur destinée respective. Tuer la mère permet aux enfants qui vivent l'impunité de Clytemnestre comme une trahison, de se libérer : acquérir leur propre destin en s'affranchissant de la faute primordiale qui pesait sur chacune de leur destinée en les prédestinant à l'horreur impuissante, à la folie stérile.

Sources de l'histoire d'Oreste : **Euripide : Oreste , Iphigénie en Tauride**

Homère, Iliade: IX,142

Homère, Odyssée: I,40; III,193 ; III,306; IV,546

Hygin, Fables : 101, 117, 119, 120, 129

Pausanias, Périégèse: II,22,6; I,28,5;

Pindare, Pythiques : XI, 52

Illustrations :

Oreste et sa sour Electre (sculpture, Menelaos)

Oreste pourchassé par les Erinyes (Bouguereau)

Pylade défend Oreste blessé (Antoine Julien Potier)

Oreste réfugié sur l’autel de Pallas (Simart)

Oreste (Cabanel, 1848)

Oreste et Pylade (groupe sculpté, Louvre)

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2015. Bach,

Rameau, Royer. Jean Rondeau, clavecin.

Après une édition 2014 exceptionnelle, tant par la qualité des concerts proposés que par la fréquentation, le festival de Saintes revient en force pour son édition 2015 avec des artistes à fort tempérament, dans un style bien différent de l'année précédente. Parmi ces artistes, le jeune claveciniste **Jean Rondeau** récemment primé aux Victoires de la musique 2015 (révélation instrumentale). Le style du jeune homme démontre qu'il maitrise son instrument avec une maestria digne des plus grands clavecinistes actuellement en activité.

Jean Rondeau : génie du clavier au festival de Saintes

Le double jeu de Jean Rondeau, entre Bach et jazz



Pour ce concert, Jean Rondeau reprend le programme de son premier CD consacré à Johann Sebastian Bach (1685-1750) : « Imagine ». Si plusieurs des oeuvres du concert ont été composées pour clavier, tels les deux préludes et fugue en la mineur BWV 894 et BWV 895 ou le concerto dans le goût italien BWV 971, remarquable marathon pour clavecin, interprétés avec goût et sensibilité, d'autres ont été transcrites pour clavier. Ainsi, Jean Rondeau s'attaque avec brio à la Suite en do mineur BWV 997; d'abord composée pour luth, cette suite a ensuite été transcrite pour

clavier. Également transcrite pour clavecin, la chaconne tirée de la partita pour violon seul n°2 en ré mineur BWV 1004; là encore, le jeune claveciniste comprend le caractère dansant de la pièce, il en dévoile l'énergie rythmique avec une flexibilité digitale enivrante. Pendant tout le concert, son professionnalisme (concentration et détente), sa maîtrise séduisent le public venu nombreux : l'attrait du phénomène actuel du clavier produit ses effets. Le public est ravi et lui réserve un accueil chaleureux. Jean Rondeau concède d'ailleurs deux bis ; le premier est tiré de l'oeuvre de Jean Philippe Rameau (1683-1764) : Tendres plaisirs ; le second est une oeuvre de Pancrace Royer (vers 1705-1755) : Marche des scythes.

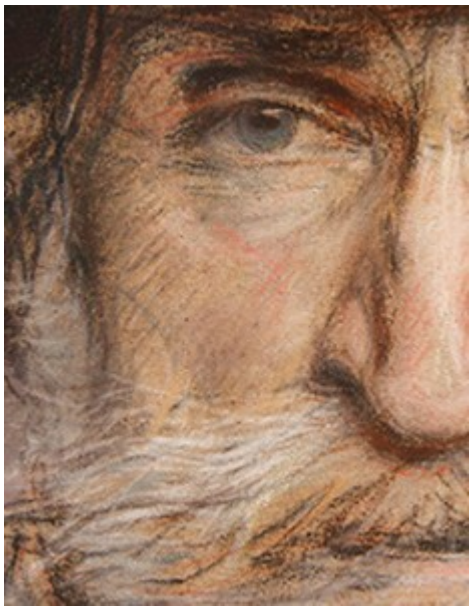
Si Jean Rondeau est un claveciniste hors pair, il est également excellent pianiste. Convié à donner un concert de jazz avec son groupe Note Forget, composé du saxo Virgile Lefebvre, du batteur Sébastien Grenat et du contrebassiste Erwan Ricordeau, le claviériste joue pendant plus d'une heure après le concert de 19h30, également consacré à Bach et dont nous rendons compte dans un autre article. Après avoir rendu hommage à deux des plus grands jazzmen du XXe siècle, Thélonious Monk et Herbie Hancock, le quatuor se lance dans un show jazzy en jouant les compositions de ses membres devant un public toujours aussi nombreux et séduit par l'éclectisme du claviériste, hors norme, polyvalent, d'une facilité étonnante d'un répertoire l'autre. Et d'ailleurs de nombreuses personnes sont allées saluer Jean Rondeau et ses musiciens pour le féliciter et le remercier de leur avoir donné un si bel échantillon de son talent.

Dans deux styles très différents, voire radicalement opposés, Jean Rondeau a séduit un public nombreux qui s'est littéralement arraché son CD Bach « Imagine ». Saluons l'Abbaye aux Dames d'avoir eu l'excellente idée d'accueillir le jeune claveciniste qui sera en résidence à compter de la saison 2015/2016. Souhaitons à l'artiste et à ses deux

ensembles, Note forget (de tendance jazzy) et NeverMind (ensemble de musique baroque) la plus belle des carrières ; carrière qui s'annonce d'ailleurs sous les meilleurs auspices.

Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2015. Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Prélude et fugue en la mineur BWV 895, Prélude et fugue en la mineur BWV 894, Fantaisie et fugue inachevée en do mineur BWV 906, Suite en do mineur BWV 997, Chaconne de la partita pour violon seul N°2 en ré mineur BWV 1004, concerto dans le goût italien BWV 971; Jean Philippe Rameau (1683-1764) : Tendres Plaisirs (bis N°1); Pancrace Royer (vers 1705-1755) : Marche des scythes (bis N°2) . Jean Rondeau, clavecin.

Le Trouvère en direct sur France Musique



Verdi : Le Trouvère, en direct d'Orange, les 1er et 4 août 2015. France musique retransmet l'opéra le 1er août à partir de 21h30. Puis sur France 2, le 4 août à 22h, Jean-François Zygel présente l'événement lyrique des Chorégies d'Orange 2015, il en explique les enjeux, en direct, depuis le Théâtre Antique. Sous la direction musicale du chef français Bertrand de Billy, avec le ténor Roberto Alagna associé aux cantatrices Marie-Nicole Lemieux et Hui He dans les rôles de Azucena et de Leonora, respectivement la mère et la fiancée du Trouvère.

Créé en 1853 au Teatro Apollo de Rome, Il Trovatore n'est en rien cette partition compliquée voire confuse que certains aiment à regretter. Verdi fin connaisseur des poètes, soucieux du drame autant que de l'enchaînement des tableaux avait suffisamment de discernement et d'autorité pour imposer ses vues et donc préserver la cohérence et le rythme de son opéra; c'est même dans l'oeuvre verdienne, l'une de ses partitions les plus spectaculaires, régénérant ce style frénétique hérité de Gluck. Les prières de l'angélique et ardente Leonora, l'ivresse extatique de son amant le Trouvère, Manrico et face à eux les noirs et diaboliques Luna comme Azucena, grand rôle de mezzo-alto, la gitane à demi sorcière,vraie manipulatrice au final qui venge le meurtre de son fils et expie les visions incandescentes et de flammes qui dévorent chacune de ses nuits. Verdi renouvelle ici et l'opéra romanesque et le genre fantastique : au final, l'amoureuse se suicide par poison et Luna décapite Manrico avant d'apprendre par Azucena qu'il s'agissait de son frère ! Pour relever les défis d'une histoire aussi sanglante et noire, la musique de Verdi s'enflamme elle même en crépitements et éclairs, ajustant chaque épisode pour mieux faire rugir une action saisissante. Energie, rythme, lyrisme flamboyant : *Le Trouvère / Il Trovatore* fera vos délices. Remercions France 2 de diffuser ce temps fort lyrique de l'été avec d'autant plus de pertinence que notre ténor national Roberto Alagna s'empare du rôle-titre. L'opéra fait aussi les délices des festivaliers de Salzbourg en août 2015 avec Anna Netrebko autre tempérament de braise, idéal pour enflammer l'ardente amoureuse Leonora.

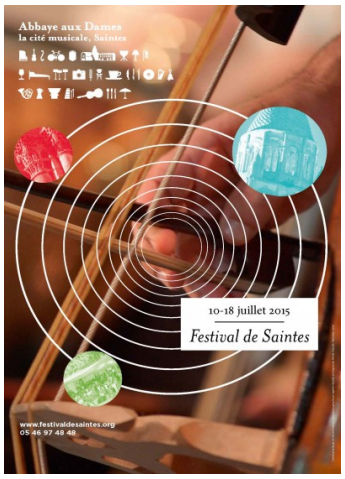
» LE TROUVÈRE » de Giuseppe Verdi
en direct sur France 2 et sur France Musique
Opéra en 4 actes de Giuseppe Verdi, sur un Livret de Salvatore Cammarano
d'après El Trovador d'Antonio Garcia Gutiérrez

Orchestre national de France et Chœurs des Opéras de Région

Direction musicale : Bertrand de Billy
Mise en scène : Charles Roubaud
Scénographie : Dominique Lebourges
Costumes : Katia Duflot
Eclairages : Jacques Rouveyrollis
Vidéos : Camille Lebourges

Avec : Manrico : Roberto Alagna / Leonora : Hui He / Azucena : Marie-Nicole Lemieux
Inès : Ludivine Gombert / Il Conte de Luna : George Petean / Ferrando : Nicolas Testé
Ruiz : Julien Dran/ Un Vecchio Zingaro : Bernard Imbert / Un Araldo : Yann Toussaint
Durée : 2h 40mn

Compte rendu, concerts. Saintes, Festival estival, les 12 et 13 juillet 2015. Vox Luminis, Laloum / Sévère, Amarillis, OCE…



Compte rendu, concerts. Saintes, Festival estival, les 12 et 13 juillet 2015. Saintes 2015. Depuis des années, la Cité musicale à l'Abbaye aux Dames de Saintes fait la preuve de son éclectisme à travers la diversité des formes de concerts présentés, souvent des programmes inédits ; à travers aussi une programmation très large qui a fait évoluer l'idée du tout baroque : si le lieu hier baptisé (de façon un peu réducteur) « la Mecque du baroque » y avait désormais sa place ou l'on pouvait écouter cantates et oratorios de JS Bach jusqu'à très tard dans la nuit, le festival 2015 fait preuve d'une ouverture musicale peu commune dans le paysage français.
Cette spécialisation a vécu et une nouvelle génération de musiciens y défend une approche régénérée des répertoires qui prolonge l'esprit d'excellence et de défrichement tout horizon de leurs aînés.

Les jeunes interprètes à Saintes

Cap vers l'excellence

Diversité, singularité et toujours, exceptionnel approfondissement des oeuvres abordées : l'occasion de constater l'intense manifestation du phénomène nous a été offerte, lors de notre présence à Cité musicale : en 2 jours (les 12 et 13 juillet 2015), pas moins de quatre programmes ont dévoilé la place des jeunes champions de ce Saintes soucieux de renouvellement mais aussi de continuité. Comme

souvent le geste des jeunes d'aujourd'hui s'est forgé dans la transmission réalisée auprès des maîtres d'hier.



Dimanche 12 juillet 2015, 19h30. Ainsi le français **Lionel Meunier** directeur de l'ensemble **Vox Luminis** nous disait avoir été formé par Hugo Reyne à la flûte à bec avant de recevoir le choc de la musique vocale en écoutant la Passion selon Saint Mathieu par Philippe Herreweghe : un électrochoc qui décida de sa vocation pour le chant; ce soir le chef et son ensemble déploie l'arche lacrymale somptueuse de Purcell, d'une pudeur grave, déchirante (programme intitulé « Funérailles pour une reine et une impératrice »), avant de révéler le Requiem oublié de Fux (composé en 1720). La dévotion ardente et dramatique qui s'y affirme permet à Vox Luminis de faire valoir et sa flexibilité vocale, et sa grandes précision des lignes mêlées, son exceptionnelle capacité à caractériser aussi le texte afin d'y tisser avant tout un formidable témoignage humain. La cohésion sonore des chanteurs y est associée à quelques instruments (cornets et trombones par deux) offrant cette couleur majestueuse et raffinée que Lionel Meunier inscrit dans un très subtil équilibre entre sincérité, solennité, profondeur sans omettre la lumière de l'espoir final (libera me). Un programme passionnant de bout en bout déployant de Purcell à Fux, mille et une nuances du pleur et de la déploration… qui est aussi une oeuvre idéale pour l'acoustique finement réverbérée de l'Abbaye des Dames.



Représentative de cet éclectisme, le programme de **la journée du lundi 13 juillet suivant,** est d'autant mieux équilibré sur le plan des formes et des personnalités affichées sous la voûte vénérable. **A 11h, récital piano / clarinette (une première à Saintes) : Adam Laloum et Raphaël Sévère (photo ci dessus)** dansent littéralement un duo sensuel et amoureux signé Borodine (dont Raphaël Sévère a signé la transcription du violoncelle à la clarinette en la) et la sublime Sonate n°2 de Brahms.
Les deux interprètent réalisent des prouesses de nuances ciselées, vrais défenseurs d'une musique incarnée et sensible, trouvant chez Brahms en particulier une sensibilité fine et pudique qui éclaire les vertiges d'une âme tourmentée comme le jaillissement d'un lyrisme quasi innocent. La clarinette fait ainsi son entrée remarquée sous la voûte grâce à l'entente sidérante entre les deux solistes.



A 13h, autre première à Saintes : Cantates de Rameau sous la voûte abbatiale. Le quatuor féminin d'**Amarillis** accompagne le ténor virtuose et si prodigieusement articulé, **Mathias Vidal**. En berger Amarillis éprouvé, démuni et languissant, ou en Orphée confronté à l'épreuve suprême de la maîtrise des passions, le diseur halluciné réussit un tour de force, incarnant comme peu aujourd'hui cette flamme oratoire, cette acuité de la déclamation désormais souveraine : le jardin d'amour prend alors un fabuleux essor et de façon inédite dans la nef de l'église abbatiale. En bis, le fabuleux Vidal offre pas moins que le redoutable et dernier air de l'acte de ballet Pygmalion de 1748 : le ténor très en voix et saisi par une fièvre dramatique semble déposer toutes ses notes aiguës à la voûte composant une constellation brillante qui éblouit littéralement l'assistance. L'opéra est rare à Saintes : ce court récital ciselé qui présentait aussi quelques Pièces pour clavecin en concert en est un jalon mémorable.

Enfin à 19h30, rendez-vous symphonique qui rappelle ici qu'aux côtés des oeuvres sacrées, Saintes sait cultiver la fibre orchestrale en un jeu collectif qui s'offre au public, chaque été comme tout au long de l'année, grâce à l'activité des deux phalanges emblématique de la Cité musicale : le pionnier, l'orchestre des Champs Elysées et son premier « fils », vraie pépinière de jeunes instrumentistes, le désormais reconnu « JOA » pour Jeune Orchestre de l'Abbaye : les deux phalanges sur instruments d'époque continuent de contribuer dans une large part à la redécouverte des partitions du XVIIIeme au XIXeme dans la sonorité d'époque la plus proche. Ce soir, la claveciniste **Maud Gratton** devenue pianofortiste aborde avec les cordes de l'OCE (Orchestre des Champs Élysées), le

Concerto n°12 de Mozart. Avouons notre semi déception face à un jeu étroit, petit, rien que méticuleux qui ne sait pas respirer ni exprimer la très délicate gravité de son andante ou le Viennois endeuillé rend hommage à l'ami disparu Johann Christian Bach (dont il cite une mélodie de l'ouverture La Calamita de Cuori).
Sans bois ni vents, l'orchestre porté par l'énergie et le tempérament fédérateur du premier violon, **Alessandro Moccia** (photo ci dessous), déploie de superbes tonalités entre grâce et élégance, dans l'esprit d'un Notturno.



Mais le morceau de bravoure demeure **le Quatuor n°11 « serioso », dans l'arrangement pour orchestre de cordes signé Gustav Mahler**. Après les Quatuor Razumovsky et le n°10 appelé « Les harpes » (1810), Beethoven change radicalement d'humeur, ouvert désormais à la tension, l'âpreté expérimentale quitte à exprimer le plus souvent une rage fécondante d'une force irrésistible. Debout (à part violoncelles et contrebasse), les cordes de l'Orchestre des Champs Elysées défendent un jeu mordant et tendu, sec parfois, aux vertigineux contrastes dynamiques. Les piliers du collectif habituellement dirigé par Philipe Herreweghe sont là dont Catherine Puig parmi les altistes (elle-même responsable pédagogique dans le cadre du développement du JOA). L'engagement, l'écoute, la souplesse dans les nuances sont assurément captivants ; rien n'est acquis, tout peut rompre, mais cette entente et la prise de risques assumée par tous les instrumentistes, partenaires familiers depuis la création de l'Orchestre en 1991, dévoilent d'indiscutables apports : une musicalité ardente qui embrase et canalise la série de défis jalonnés par un Beethoven impétueux voire rugissant. La matière sonore, pourtant compacte y est portée à une degré d'incandescence rare, avec une éloquence détaillée porteuse de raffinement. Magistral.

Prochains temps forts du festival de Saintes, 3 événements à ne pas manquer :

– **Mercredi 15 juillet 2015 à 19h30** : Les Filles du Rhin par Pygmalion
– **Jeudi 16 juillet 2015 à 22h** : Il mio stato amoroso par La Rêveuse / La main harmonique
– S**amedi 18 juillet 2015 à 19h30** : Concert de clôture. Intermèdes de Parsifal de Wagner par l'Orchestre des Champs Elysées, Philippe Herreweghe. Le Parsifal réalisé par les instruments d'époque de l'OCE ne serait-pas cela le Graal promis par Saintes, enfin réalisé par la Cité musicale le temps de son festival estival ?

Réservations et informations : **LIRE notre présentation générale du festival estival de Saintes 2015**

Compte rendu, opéra. Orange, Chorégies. Bizet : Carmen. Le 14 juillet 2015. Orchestre Philharmonique de radio France. Chœurs des Opéras

d’Angers-Nantes, du Grand Avignon et de Nice. Maîtrise des Bouches-du-Rhône. Direction musicale : Mikko Franck. Mise en scène, décors, costumes : Louis Désiré.



Les Espagnols, nous ne détestons rien tant que l’interprétation hyper coloriste de notre couleur locale, surtout de cette Andalousie que, par une synecdoque abusive autrefois imposée par le franquisme, on a longtemps donnée comme la partie pour le tout d’une Espagne plurielle et diverse. Aussi applaudit-on à cette vision de *Carmen*, épurée d’espagnolisme de façade, d’espagnolade pour caricaturales « fiestas » bachiques et sanglantes, que nous offre la mise en scène de **Louis Désiré**, dont les somptueux et sombres éclairages de **Patrick Méeüs** mettent, paradoxalement, en lumière, la profonde noirceur hispanique, l’âme tragique au milieu de la fête, la célébration de la vie au bord du précipice : **allure et figure jusqu’à la sépulture**. Incarnée par l’Espagnole Carmen qui, si « elle chante de la musique française », ce dont on donne acte à Louis Désiré dans sa note, n’enchante pas moins par une musique qui emprunte à l’Espagne certains de ses rythmes, comme la séguedille, le polo prélude à l’Acte IV inspiré du *Poeta calculista* du fameux **Manuel García**, père andalou de la

Malibran et de **Pauline Viardot García** qui venait d'en éditer des œuvres et, surtout, l'emblématique habanera, « L'amour est un oiseau rebelle », que Bizet reprend du sensuel et humoristique *El arreglito* de son ami espagnol **Sebastián Iradier**, auteur de *La paloma*, professeur de musique de l'impératrice espagnole Eugénie de Montijo, qu'il a l'élégance de citer. Mais l'art n'a pas de frontières, les génies prennent leur bien où ils le trouvent et, d'après un texte très justement espagnol de Mérimée, la française et hispanique *Carmen* de Bizet est universelle, figure mythique sur laquelle nous nous sommes déjà penchés, et, personnellement, sur son clair-obscur sexuel .

Carmen au Théâtre Antique : nocturne goyesque à Orange

Héros déracinés et ligotés, illusion de liberté

Je ne reviendrai pas sur tout ce que j'ai pu écrire sur les personnages, déracinés, ligotés par la société, condamnés à une errance, à la fuite : Don José, nobliau navarrais, arraché à sa contrée par une affaire d'honneur et de meurtre, réduit à être déclassé, soldat, dégradé, emprisonné puis contrebandier contre sa volonté, aux antipodes nationaux de chez lui, dans cette Andalousie où il reste fondamental étranger ; sa mère qui l'a suivi dans un proche village, conscience du passé, du terroir, des valeurs locales, et cette Micaëla, orpheline venue d'on ne sait où, escortant la mère et suivant José ; ces contrebandiers, passant d'un pays (Gibraltar anglais) à l'autre, sans oublier ces femmes, ces ouvrières, sans doute fixées dans l'usine, par la nécessité esclavagiste du travail, mais peut-être bientôt enracinées par un mariage donnant au mâle nomade la fixité contrainte du foyer : la femme soumise

ne peut que procréer des fillettes dans le rang sinon des filles soumises, des fillettes déjà esclaves, avant d'être l'objet de la convoitise brutale de la troupe des hommes, dont seule Carmen, avec son art de l'esquive, se tire un moment. Les petits garçons sont aussi formatés par l'ordre social, « comme de petits soldats », avant d'être des grands, gardiens de l'ordre corseté et oppressif.

Don José est d'entrée l'homme prisonnier, ligoté : de ses préjugés, de sa chasteté, de son uniforme. Fils soumis à la Mère, dont la maternelle Micaëla apporte le message, à la Mère église, à la Mère Patrie: homme enfant malgré les apparences. Carmen, apparemment prisonnière et ligotée par lui, lui offrira l'occasion de la liberté mais oiseau rebelle, papillon insaisissable, elle sera finalement épinglée, fixée par le couteau d'une implacable loi.

RÉALISATION

Cartes sur table, sur scène : la donne du destin

Dans une obscurité augurale, sans doute du destin indéchiffrable, vague lumière qui fait hésiter entre rêve et éveil, ou goyesque cauchemar plein de formes inconnues qui envahissent la scène, une foule grouillante se précise, femmes en peu seyantes robes orange ou marron (**Louis Désiré**), soldats en uniformes noirs, et, au milieu, se détache la lumineuse blancheur de l'habit de Carmen, un bouquet de roses sanglantes de rougeur à la main. L'ouverture sonne, lancée par un enfant et s'anime déjà du drame : José, seul, cartes à la main, Carmen s'avance vers lui comme la fatalité, déjà voile de deuil sur la tête, lui jetant les fleurs sur le thème du destin. D'avance, tout est dit, écrit. L'on comprend ces cartes géantes posées comme au hasard, comme en équilibre instable, de guingois, contre la solidité du mur antique : la vie comme un fragile château de cartes dont on sent le possible et inéluctable écroulement sur les héros confrontés,

pour l'heure vide de sens, à l'envers, simples somptueux tapis de sol qui ne s'éclaireront qu'à l'heure fatale décidée par un destin obscur qui échappe aux hommes et à Carmen même qui le connaît : pique et carreau. Ces cartes se déclineront, mises en abîme, en éventails et cartes en main, à jouer, de tous les personnages : chacun a la main, mais aucun l'atout décisif : « Le destin est le maître », reconnaîtra Carmen. Tout converge intelligemment vers l'air fatidique des cartes où la clarté impitoyable du destin s'éclaire tragiquement à leur lecture.

Autre lumière dans cette ambiante obscurité, le magnifique effet solaire des doublures dorées des soldats fêtant Escamillo ou, moins réussi, trop clinquant, le défilé des « cuadrillas » en habits de lumière éclairant heureusement le ridicule des faux héros de la virilité et du courage que sont les toreros.

On admire d'autres trouvailles : les lances des dragons plantées sur le sol à la fois herse, défense, agression possible et prison pour Don José, habité déjà du rêve de la taverne de Pastia, traversé par l'ombre, les ombres de Carmen robe d'une sobre élégance espagnole, en mantille, devenant filet, rets d'un sortilège jeté sur le pauvre brigadier, Carmen signifiant aussi, en espagnol, 'charme', 'magie'. La corde, également, circulera comme signe des liens de l'amour, du destin, de l'impossible liberté sauf dans la mort, et même de l'évasion plaisante du quintette qui a un rythme de galop digne d'Offenbach. Il y a aussi cette magnifique idée, enchaînant la fin du III avec l'acte IV, la cape de matador ('tueur', en espagnol) dont Escamillo couvre galamment Carmen, devenant sa parure de mort prochaine. Enfin, la fleur se dissémine aussi dans le parcours, offerte d'abord par Zúñiga à Carmen, par Carmen à Don José depuis l'ouverture, avec son acmé, son sommet dans l'air de la fleur, puis par le torero à la gitane, finalement traces de sang sur son corps sacrifié par José sur la carte fatidique.

Le privilège des proches places de la presse se retourne,

hélas, contre la vision d'ensemble : effet de la perspective, toute cette foule nourrie de choristes semble s'accumuler, s'écraser sur l'avant-scène, occupant ou saturant l'espace étroit laissé par les superbes cartes adossées contre le fond. Mais, vu à la télévision, le dispositif, en plongée, prend son sens, a une indéniable beauté plastique et picturale qui saisit et séduit. Les cartes révélées par la lumière font rêver. Et, ce que la distance semblait diluer du jeu des chanteurs se magnifie par des gros plans qui émeuvent par la beauté et le jeu intense et nuancé des interprètes, dignes du cinéma. Cette production télé aura bénéficié d'un exceptionnel réalisateur qui a capté l'essence de cette mise en scène, **Andy Sommer**.

INTERPRÉTATION



Ce début avec tout ce monde serré sur l'obscurité du plateau, forcément contraint dans ses mouvements, ne pouvait donner au chef **Mikko Franck** l'occasion de faire briller une ouverture en discordance avec la tonalité ombreuse du plateau. Quelques malotrus, tous à jardin et groupés, donc dirigés, se permettront des huées inconvenantes. Sortant d'une excessive tradition coloriste, quelques tempi sont lents aux oreilles de certains, mais quelle mise en valeur du crescendo, partant d'une lenteur inquiétante de l'abord de la chanson gitane qui, de sa contention première, éclate en folle rage festive sur les cris des trois danseuses ! Et le quintette mené à un train d'enfer ! Cette approche, impressionniste, impressionne par la mise en valeur des timbres, des couleurs d'une délicatesse toute mozartienne de l'instrumentation plus que de l'orchestration de Bizet. Le problème est, peut-être, que la mise en scène symbolique avec ces cartes matérialisant le destin, visant le mythe, demandait sans doute plus de

simplification des lignes que de rutilance des détails. Les chœurs, malgré des craintes sur l'encombrement de la scène, tirent leur épingle du jeu et les enfants, très engagés, se paient, bien sûr, un triomphe.

On nous a épargné, par des chanteurs étrangers même à la parfaite diction, les passages parlés de cet opéra-comique à l'origine, guère intéressants (qui comprend aujourd'hui l'histoire de l'épinglette qui justifie le moqueur « épinglier de mon cœur de Carmen à José ?). Les récitatifs de **Guiraud** sont concis et percutants (« Peste, vous avez la main leste ! »), ou sonnent comme des maximes : « Il est permis d'attendre, il est doux d'espérer ». C'est bien vu et bien venu.

Comme toujours à Orange, le plateau est d'une homogénéité digne de mention. En Remendado truand rapiécé selon son nom, on a plaisir à retrouver **Florian Laconi**, faisant la paire, inverse en couleur de voix, lumière et ombre, avec **le tonitruant et truculent Dancaïre d'Olivier Grand**, couple symétrique et antithétique avec ces coquines de dames : la fraîcheur lumineuse de **la Frasquita d'Hélène Guilmette** contrastant joliment avec la chaleur du mezzo sombre de **Marie Karall**. **Armando Noguera campe un fringant Morales**, perché sur sa belle voix de baryton comme un coq sur ses pattes pour séduire Micaëla. **Le Zuñiga de Jean Teitgen** est tout séduction aussi par un timbre sombre, profond, et une allure de « caballero » élégant et humain.

Humaine, si humaine, le miel de l'humanité est distillé, avec l'inaltérable grâce qu'on lui connaît et que l'on goûte, par **la Micaëla tendre d'Inva Mula**, maternelle et protectrice messagère de la Mère, mère en puissance et, pour l'heure, amante blessée mais compatissante et courageuse. La voix, moelleuse, apaisante, se déploie en lignes d'une aisance céleste mais aux pieds sur la terre de la piété et pitié.

Dans le rôle à l'ingrate tessiture d'Escamillo, trop grave

pour un baryton, trop aigu pour une basse, nouveau venu à Orange, **Kyle Ketelsen** est foudroyant de présence physique et vocale, amplitude, largeur, couleur et incarnation, il remporte avec justice tous les suffrages.

Que dire de Jonas Kaufmann qu'on n'ait déjà dit ? Il sait déchirer le tissu de sa superbe voix pour rendre les déchirures rauques de ce héros passionné meurtri, un Don José d'abord rêveur ou prostré par le passé sur sa chaise, interloqué par l'audace de la femme, de cette femme, de cette Carmen qui fait son chemin en lui, jusqu'à l'air à la fois intime et éclatant de la fleur. Il le commence en demi-teinte, comme se chantant à lui-même, en tire des couleurs et nuances d'une frémissante sensibilité et sensualité et en donne le si bémol final en double pianissimo, comme il est écrit dans la partition, en voix de poitrine, qui prend tout son sens : la voix du cœur. Il est bouleversant.

Face à lui, face à face, effrontée et affrontée, **Kate Aldrich** entre dans la catégorie moderne des Carmen que **Teresa Berganza** rendit à la fidélité de la partition et à la dignité féminine et gitane sans grossissement de féminisme ou gitanisme outrancier. Elle est d'une beauté qu'on dirait du diable si ce sourire éclatant ne lui donnait une humanité fraternelle et une fraîcheur parfois angélique : sûre sans doute de sa séduction mais sans se laisser abuser par elle, elle donne au personnage une distance avec la personne qui dit, sans dire, sa profondeur et une sorte de détachement désabusé du monde. La voix répond au physique, élégante, souple, satinée, raffinée, n'escamotant pas les nuances, n'accusant aucun effet dans la grandeur démesurée de l'espace qu'elle habite sans effort. Il faudrait des pages pour détailler la finesse de son jeu heureusement capté par la télévision : rieuse, railleuse, blagueuse (Carmen a des mots d'esprit des plus plaisants), enfin, tragique. Élégante même dans ces gestes pour chasser, comme mouches importunes, tous ces hommes bavant de désir, écartant d'une main la fleur de l'officier dans la taverne, la

photo dédicacée de l'arrogant torero, passionnée avec José et plus grave, déjà, avec Escamillo. Est-elle la figure mythique de l'héroïne ? Les mythes ne sont plus de ce temps. Elle me semble plutôt une femme du nôtre, qui a conquis sa liberté et qui en a accepté le prix : ce qu'allégorise sans doute la mort de Carmen au nom de toutes les femmes autrefois sacrifiées sur l'autel de l'honneur des hommes.

Compte rendu, opéra. Orange, Chorégies. Bizet : Carmen. Le 14 juillet 2015. Orchestre Philharmonique de radio France. Chœurs des Opéras d'Angers-Nantes, du Grand Avignon et de Nice. *Maîtrise des Bouches-du-Rhône. Direction musicale : Mikko Franck. Mise en scène, décors, costumes : Louis Désiré.*

Distribution : Carmen : Kate Aldrich ; Micaëla : Inva Mula; Frasquita : Hélène Guilmette
Mercédès : Marie Karall ; Don José : Jonas Kaufmann ; Escamillo : Kyle Ketelsen ;
Zuñiga : Jean Teitgen ; le Dancaïre Olivier Grand; le Remendado : Florian Laconi
; Moralès : Armando Noguera. Illustration : Philippe Gromelle

---

1. Voir Benito Pelegrín « Carmen, entre chien et loup de la sexualité », entre autres études, in *Carmen*, Édité par Élisabeth Ravoux-Rallo, Figures mythiques, Éd. Autrement, p.50-75, 1986.

Nouveau Tristan und Isolde à Bayreuth



Bayreuth. Tristan und Isolde : les 25 juillet-2,7,13,18 et 23 août 2015. L'événement de ce Bayreuth 2015 reste côté nouvelles productions, le tristan version Katharina Wagner, co directrice plutôt critiquée depuis 2008. Sous la baguette fédérarice, honnête de Christian Thieleman, la nouvelle production de tristan conçue par l'arrière petite fille du compositeur réussira-t-elle à convaincre véritablement ? On se souvient que sa mise en scène des Maîtres Chanteurs n'avait guère ébloui par son intelligence et son esthétisme… Reste que pour Tristan, sommet lyrique de 1865 qui scelle aussi la relation de Louis II de Bavière et de Richard en Bavière, il faut un certain onirisme certes pas gadgétisé ou décalé comme c'est le cas dans les réalisations scéniques à Bayreuth depuis des années. triste tendance qui sacrifie la poésie sur l'autel de la provocation. Côté voix : Stephen Gould (Tristan), Evelyn Herlitzius (Isolde), Georg Zeppenfeld (Marke), Iain Paterson (Kurwenal), Christa Mayer (Brangäne) devraient assurer de leur côté, une défense engagée de la partition amoureuse, vénéneuse du chef d'oeuvre de Wagner.

Ce nouveau Tristan ouvre l'édition du Bayreuth 2015 dès le 25 juillet. La réponse sera claire dès le premier soir : Katharina Wagner à défaut d'avoir les idées pour un festival digne du futur, est-elle une metteure en scène pertinente ?

LIRE la page **Tristan und Isolde sur le site du Festival de Bayreuth**

LIRE aussi **notre chronique : Bayreuth 2015 : triste routine**

DOSSIER : Tristan und Isolde de Wagner



Wagner : Tristan und Isolde. Toute nouvelle production du sommet lyrique de Wagner créé à Munich grâce à l'aide financière du jeune Louis II de Bavière en 1865, laisse espérer une réalisation à la hauteur de la partition, la plus envoûtante (ivresse extatique de l'acte II) de Wagner. Ici le mensonge du jour et le miracle de la nuit suscitent une manière de rêve éveillé qui ose concevoir une extase amoureuse sans équivalent dont la musique somptueuse et hypnotique, exprime les élans et les aspirations les plus profondes. Musique de la psyché enfin dévoilée, mais avec quel raffinement orchestral, le Tristan wagnérien ne laisse rien dans l'ombre : le poison vénéneux et fatal de l'amour qui unit la belle Isolde au chevalier venu la chercher pour qu'elle épouse le Roi Mark. Or dès leur rencontre, les deux âmes s'abandonnent au désir qui les enchaînent en particulier dans le II. Après l'enchantement des sentiments mis à nu, véritable mystique de l'amour (et sur le plan lyrique, duo amoureux irrésistible), Wagner souligne le mal qui suit l'extase : la souffrance de Mark, la solitude et l'errance de Tristan sur son île, dépossédé de celle qu'il aime (III). Voué à la mort, expirant, le chevalier exsangue voit une dernière fois Isolde qui chante alors en un hymne universel l'ivresse de l'amour total qui s'il n'est pas réalisable sur Terre, promet une sublimation finale à tous ceux qui sincères en ont ressenti le miracle.



Dans la vie de Wagner, la création de Tristan und Isolde correspond aussi à un double miracle : Richard emménage avec la compagne tant espérée : Cosima, la fille de Franz Liszt. Il est devenu aussi le protégé du jeune roi de Bavière lequel lui assure désormais protection et nouveaux moyens financiers. Celui qui dut fuir ses créanciers, devenu persona non grata en Allemagne (après sa participation aux révolutions de 1848), est enfin sauvé, miraculé : il peut se dédier sans inquiétudes d'aucune sorte à l'accomplissement de son grand œuvre musical et lyrique dont le Théâtre de Bayreuth conçu spécialement pour ses opéras et inauguré en 1876, marque l'aboutissement. Le théâtre après bien des avatars est édifié là encore grâce à l'appui financier du jeune souverain.